

127. H. 9.

# LES DEUX MARIAGES,

A-PROPOS EN UN ACTE,

MÊLÉ DE COUPLETS,

A l'occasion du Mariage de S. A. R. Mon-  
seigneur le Duc DE BERRY.

Par MM. DE ROUGEMONT, MERLE ET BRAZIER;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre  
des Variétés, le 15 Juin 1816.



PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,  
DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, n°. 51.

Del'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1816.

## PERSONNAGES.

## ACTEURS.

LÉ FRANC , aubergiste. . . . .	M. <i>Dubois</i> .
LA FRANCE , son fils , brigadier dans un régiment des chasseurs de Berri.	M. <i>Bosquier</i> .
LA VALEUR , officier retiré. . . . .	M. <i>Cazot</i> .
M. GOBIN , vieux bourgeois . . . . .	M. <i>Tiercelin</i> .
MARTINET , magister de l'endroit .	M. <i>Brunet</i> .
CARLETTA , jeune Napolitaine , .	Mlle. <i>Aldégonde</i> .
THÉRÈSE , fille de Le Franc et sœur de La France . . . . .	Mlle. <i>Pauline</i> .
Un Napolitain . . . . .	M.
Villageois provençaux.	
Villageoises provençales,	
Napolitains.	
Napolitaines,	

---

*La scène se passe dans un petit port de mer aux environs  
de Marseille.*

---

S'adresser pour la partition, chez M. GILBERT, chef d'orchestre du Théâtre des Variétés, rue de la Vrillière, n°. 7.

# LES DEUX MARIAGES,

A-PROPOS EN UN ACTE,

A l'occasion du Mariage de S. A. R. Monseigneur  
LE DUC DE BERRY.

---

*Le Théâtre représente une place de village ; d'un côté, l'auberge de Le Franc. Une table devant la porte, sur laquelle on voit un porte-manteau, un sabre, un casque, etc.*

*Au lever du rideau, tout le monde est en scène, écoutant le canon qui se fait entendre.*

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE FRANC, Villageois.

( *On entend dans le lointain le canon.* )

Pon ! pon ! pon ! pon ! pon ! pon !

LE FRANC.

*Air des Habitans des Landes.*

Mes enfans, tout l' long de la rive,  
Entendez-vous ronfler l' canon ?

Pon ! pôn ! pôn ! pôn ! pon !

C'est un vaisseau qui nous arrive

Et nous apport' quelqu' chose de bon,

Pon ! pon ! pon ! pon ! pon ! pon !

Que chacun soit sur le qui vive

Pour le r' cevoir d' la bonn' façon ,

Pon ! pon ! pon ! pon ! pon !

Dans ma lunette, en perspective,

Je crois voir le blanc pavillon ,

Pon ! pon ! pon ! pon ! pon ! pon !

Amis, qu' chacun de vous me suive ,

C'est du bonheur pour un Bourbon ,

Pon ! pon ! pon ! pon ! pon ! pon !

( *Ils vont pour sortir, Gobin les arrête.* )

SCÈNE II.

Les Mêmes , GOBIN.

GOBIN.

Eh bien ! eh bien !... où allez-vous donc comme ça ?

LE FRANC.

N'avez-vous pas entendu le canon tout le long de la côte ?

GOBIN.

Certainement... Eh bien ! qu'est-ce que ça veut dire ?

LE FRANC.

Nous allons le savoir ; et si vous voulez venir avec nous ,  
père Gobin !...

GOBIN.

Non ! non , je ne suis pas dans l'usage d'aller au-devant du  
canon ; je vous attendrai pour savoir l'événement.

LE FRANC.

L'événement ! c'est un vaisseau qui va mouiller dans le  
port !

GOBIN.

Ah ! c'est un vaisseau qui va mouiller ?

LE FRANC.

Sans doute... Et d'où sortez-vous donc , monsieur Gobin ?

GOBIN.

Je sort de chez moi .. J'allais tâcher de savoir quelques  
nouvelles... J'allais aux nouvelles.

LE FRANC.

Il y en a de fameuses aujourd'hui.

GOBIN.

Ah ! ah !

LE FRANC.

D'excellentes !

GOBIN.

Vraiment !

LE FRANC.

Au revoir , père Gobin.

GOBIN.

Attendez donc !... un mot.

LE FRANC.

Au revoir , vous dis-je...

*Air : Vaud. du Bouquet du Roi.*

Il faut qu'chaqu' chose ait son tour ;  
 Vous nous d'mandez des nouvelles,  
 Nous vous en dirons de belles.  
 Quand nous serons de retour.  
 Amis , au bord du rivage ,  
 Allons voir mouiller l' vaisseau.

GOBIN.

Mordienne , avec leur mouillage ,  
 Ils me laiss' le bec dans l'eau.

CHŒUR , *en sortant.*

Il faut qu'chaqu' chose ait son tour ;  
 Vous nous d'mandez des nouvelles ,  
 Nous vous en dirons de belles.  
 Quand nous serons de retour.

### SCÈNE III.

GOBIN , *seul.*

Ces gens-là sont bien peu obligeans !... Dieu merci ! voilà plus de quinze jours que je n'ai pas pu accrocher une pauvre petite nouvelle !... Aussi j'existe je ne sais comment. Du vivant de ma défunte , j'étais la gazette de l'endroit ; je jouissais , grâce à ma femme , d'une certaine réputation... politique... Elle me lisait tous les journaux... c'est une chose que je ne puis pas faire par moi-même , et c'est très-malheureux.

*Air : J'ai vu partout dans mes voyages.*

Du vivant de ma chère femme  
 Je valais presque un Moniteur ;  
 Tous les matins la bonne dame  
 M'apprenait les journaux par cœur ;  
 Envain à présent je soupire ,  
 Personne ici ne me les lit ,  
 Et comme je ne sais pas lire ,  
 Je me trouve bien mal instruit.

Ah ! ah ! voilà le compère Martinet , le magister du lieu.

### SCÈNE IV.

MARTINET , GOBIN.

MARTINET.

Eh bien ! mon cher Gobin , vous savez ?

( 6 )

GOBIN.

Qui !... moi !... non ! je ne sais pas.

MARTINET.

La princesse est arrivée !

GOBIN.

La princesse ! ah !... et quelle princesse ?

MARTINET.

Elle est arrivée sur le vaisseau qui va entrer dans le port.

GOBIN.

Bah !

MARTINET.

Et la voilà mariée !

GOBIN.

Mariée !... ah ça ! et comment ?

MARTINET.

Sans doute ; dans trois semaines... c'est une affaire faite !

GOBIN.

Bah ! bah ! bah !... je vous reconnais bien là ; toujours de trois semaines en avance sur les événemens.

MARTINET.

Et vous, toujours de quinze jours en arrière sur tout ce qui se passe.

GOBIN.

C'est que je veux bien savoir ce que je sais, et que je ne crois pas légèrement.

MARTINET.

Eh bien moi, qui ai l'habitude de croire ce que je desire, je prédis toujours ce qui arrivera, et je ne me trompe jamais.

Air : *Sans mentir.*

Dès long-tems dans ce village  
J'ai prédit à mes amis  
Qu'un Roi bienfaisant et sage  
Reviendrait dans son pays ;  
Qu'à son auguste présence  
Le crime disparaîtrait...  
Et qu'avec lui la clémence  
Sur le trône s'assièrait !  
Sans mentir (*bis.*)  
Ai-je prédit l'avenir ?

J'ai dit que l'heureuse tige  
Du lys par nous tant aimé  
Reprendrait, par un prodige  
Son éclat accoutumé !...

( 7 )

Que cette plante chérie ,  
Dans un noble et doux repos ,  
Sur le sol de ma patrie  
Verrait croître ses rameaux.  
Sans mentir (bis.)  
Je vous prédis l'avenir.

ENSEMBLE.

Sans mentir.

Je vous prédis } l'avenir !  
Il nous prédit }

## SCÈNE V.

GOBIN, MARTINET, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *accourant.*

Eh ! messieurs, plus bas ! plus bas !

MARTINET.

Eh ! c'est la petite Thérèse, la fille du père Le Franc.

THÉRÈSE.

Mon frère repose.

GOBIN.

Comment ! comment ! il repose ! il me semble qu'il n'était pas ici ?

THÉRÈSE.

Il est arrivé d'hier au soir.

MARTINET.

D'hier au soir... voilà deux mois que je l'aurais parié.

THÉRÈSE.

Vous savez qu'il est de la suite du Prince.

GOBIN.

Non ; en voilà la première nouvelle.

THÉRÈSE.

En sa qualité de brigadier des chasseurs de Berry, il fait partie de l'escorte qui va au-devant de la princesse. Son colonel lui a donné la permission de venir passer deux jours dans sa famille ; il est chez nous dans ce moment, il se délasse des fatigues de la route.

GOBIN.

Par exemple, je ne savais pas un mot de tout cela.

THÉRÈSE.

On vient de signaler un des bâtimens qui accompagnent la princesse ; mon père ainsi que tout les habitans sont allés au-devant de ces bons Siciliens !..

GOBIN.

Ah! ce sont des Siciliens!

MARTINET.

Eh! sans doute. Il y a quinze jours que le départ est arrêté, que le mariage...

GOBIN.

Mais quel mariage?

THÉRÈSE.

Celui du duc et de la princesse.

MARTINET.

Vous deviez savoir cela, vous qui lisez le journal.

GOBIN.

Je ne le reçois plus... on me l'a envoyé gratis pendant trois mois; je ne sais pas pourquoi ils ont cessé.

MARTINET.

Vous aurez oublié de renouveler l'abonnement.

GOBIN.

Tiens, vous m'y faites penser! Dam' je ne savais pas!.. C'est que j'étais une bonne pratique, je me le faisais lire trois ou quatre fois par jour, et je le répétais! ah! fallait m'entendre.

THÉRÈSE, *qui a regardé à la coulisse.*

Les voilà! les voilà! ils reviennent avec une foule d'étrangers.

## SCENE VI.

Les Mêmes, LE FRANC, CARLETTA, Provençaux, Provençales, Napolitains, Napolitaines.

CHOEUR *d'Aline.*

Enfans de la Sicile  
Venez, suivez nos pas,  
Dans cet heureux asile  
L'plaisir vous tend les bras.

LE FRANC.

Grâces à l'influence  
Du ciel de la Provence,  
Bientôt vous allez tous  
Suivre nos goûts.  
Et flon, flon, flon, et flon, flon, flon,  
Entonnez la chanson,  
Et zon, zon, zon, et zon, zon, zon,  
Dansez le rigaudon;  
La chanson,  
L'rigaudon



Met tout à l'unisson.

CHŒUR.

Enfans de la Sicile, etc.

CARLETTA.

Signor, vi voyez devant vous ouna partie de l'équouipage della goelletta l'Espéranza.

GOBIN.

Ah! c'est la goellette l'Espérance?

CARLETTA.

Si signor. Elle fesait partie de la flottille qui conduit la Princesse en France.

MARTINET.

Nous savons cela, nous savons cela.

CARLETTA.

Un léger coup de vent, il avait séparé notre bâtiment des autres vaisseaux, et nous avons été forcés de relâcher en ces lieux.

GOBIN.

Ah! c'est un coup de vent! bon! bon!

CARLETTA.

Nous voilà en France! ah! comme j'étais impatiente de voir ce pays charmant, où tout respire le plaisir, où toutes les femmes sont jolies, où tous les hommes sont charnans.

MARTINET.

Vous êtes bien honnête, mademoiselle.

CARLETTA.

Je mi nommé Carletta; mi padre il est mastro, d'équouipage del vaisseau qui perte suo altesse, et mi suis sa petite jardinière pour vous servir.

LE FRANC.

Eh bien, mademoiselle Carletta, je vous prie de regarder ma maison comme la vôtre, et de me faire le plaisir de l'habiter pendant tout votre séjour en ces lieux.

CARLETTA.

Signor, vi êtes bien bone, mais...

LE FRANC.

Quand c'est le cœur qui offre, il faut que le cœur accepte.

THÉRÈSE.

Mademoiselle ne voudrait pas nous affliger par son refus?

CARLETTA.

Vi le voulez absolument, j'accepte.

MARTINET.

J'en étais sûr d'avance.

*Deux Mariages.*

B

LE FRANC.

Allons , mes amis , que chacun d'entre nous s'empresse de faire les honneurs de chez lui à ces braves Siciliens.

TOUS.

Oui ! oui ! oui !

THÉRÈSE, *à part.*

Et La Valeur qui n'est pas là.

LE FRANC.

*Air de Fanchon.*

Amis qu' chacun de nous s'apprête  
A les recevoir de bon cœur ;  
Ils méritent bien qu' on les fête ,  
Nous leur devons notre bonheur !  
Songez qu'ils apportent en France ,  
Avec la paix , l'amour , l'hymen et l'espérance ,  
Et l'espérance. (bis.)

THÉRÈSE.

*Même air.*

La princesse jeune et jolie ,  
Connait le désir des Français ;  
Je crois que sa plus douce envie  
Sera de combler leurs souhaits.  
Aussi dans quelques mois , je pense ,  
Qu'elle pourra leur donner mieux que l'espérance ,  
Que l'espérance. (bis.)

GOBIN.

Mais dites-moi le nom des mariés.

MARTINET.

C'est inutile ; tout le monde le sait.

LE FRANC.

*Air : Contredance des drapeaux.*

Prenez-les bras d'ssus , bras d'ssous ,  
Que l'plaisir vous donn' des ailes ,  
Prenez-les bras d'ssus , bras d'ssous ,  
Et conduisez-les chez vous.

GOBIN.

Ce soir en secret je veux  
Parler à ces demoiselles ,  
Je serai bien malheureux  
Si je n'apprends point par elles  
Des nouvelles. (bis.)

TOUS, *en sortant.*

Allons tous bras d'ssus bras d'ssous ,  
Que l'plaisir nous donn' des ailes ;  
Allons tous bras d'ssus bras d'ssous ,  
Nous les conduisons chez nous.

## SCENE VII.

CARLETTA , LA FRANCE , THERESE.

CARLETTA.

On ne nous avait pas trompés , les Français sont obligeans , aimables , gais , et paraissent sur-tout attachés à leurs princes.

LE FRANC.

Voilà , signora , pourquoi nous aimons d'avance la princesse de Sicile.

Air : *Je vous fuis , adieu bois charmans.*

Du sang illustre des Bourbons  
Cette jeun' princesse est sortie ;  
Or , autant nous les chérissons ,  
Autant elle sera chérie !  
Nous pouvons vanter en ce jour  
Les vertus dont son ame brille ;  
Offrons lui nos vœux , notre amour , (bis.)  
Ça ne sort pas de la famille.

CARLETTA.

Ah ! quand vous la connaîtrez !

THÉRÈSE.

Vous l'approchiez donc souvent ?

CARLETTA.

Tous les jours , signora . Si vi aviez été témoin de son départ ! des larmes qu'il a fait répandre ! des regrets qui l'ont suivie !...

THÉRÈSE.

Ah ! je m'en doute , et je mesure la douleur des Napolitains à la joie des Français.

CARLETTA.

Air : *Vent brûlant d'Arabie.*

Ah ! lorsque ce voyage  
Fut enfin ariété ,  
Chacun sur le rivage  
Paraissait attristé...  
Son départ fut le terme  
De nos jeux , de nos ris ;  
On pleurait à Palerme.

THÉRÈSE.

On chantait à Paris.

CARLETTA.

Vous mi paraissez si honnêtes , si francs !... Nous sommes

seuls... puis-je vous demander si le jeune prince qui lui est destiné... :

LA FRANCE, *dans la coulisse.*

Air : *Reçois dans ton galetois,*

Il est dans le régiment  
Un mot d'ordre qu'on remarque,  
C'est honneur et dévouement,  
Fidélité pour le monarque ;  
C'est celui d'un Prince chéri,  
C'est le mot d'ordre de Berry,

Qu'entends-je ?

CARLETTA,

C'est mon fils.

LE FRANC,

Vi avez un fils ?

CARLETTA,

Oui, signora.

LE FRANC,

## SCENE VIII.

Les Mêmes , LA FRANCE, *en uniforme*

(*Il entre au sixième vers.*)

LA FRANCE,

*Même air.*

Partager tous ses instans  
Ente' son service et sa belle,  
A son devoir en même tems  
Comme à son Roi, rester fidèle,  
C'est la consigne d'un princ' chéri,  
C'est la consigne de Berry.

CARLETTA.

Il s'exprime à merveille,

LE FRANC, *arrêtant son fils.*

Où vas-tu donc , La France ?

LA FRANCE.

J'allais chez mon ancien camarade La Valeur.

LE FRANC,

Un moment. Tiens, mon ami, je te présente la signora Carletta, jeune et aimable Napolitaine qui vient d'arriver, et qui m'a fait l'amitié d'accepter un logement chez moi.

LA FRANCE, *saluant.*

Signora ! (*à part*) Elle est charmante !

CARLETTA.

Signor! (*à part*) Il a l'air d'un bon vivant!

LE FRANÇOIS.

Pendant que vous allez causer un moment, je vais donner un coup-d'œil au déjeuner. (*Il sort.*)

THÉRÈSE.

Et moi je vais faire préparer l'appartement de l'aimable signora. (*Elle sort.*)

## SCENE IX.

LA FRANCE, CARLETTA.

CARLETTA.

Eh! bien, ils s'en vont et nous laissent seuls.

LA FRANCE.

Vous inspirerais-je quelque frayeur?

CARLETTA.

Signor, ce n'est pas à une femme à trembler devant un militaire français.

LA FRANCE.

Vous faites sans doute partie de la suite de son altesse?

CARLETTA.

Si signor! j'étais jardinière du château de Sicile, et je suis du même âge que la princesse; je ne l'ai jamais quittée!... elle est si bonne! J'espère bien à Paris comme à Palerme être tous les matins la première à lui offrir mon bouquet.

LA FRANCE.

Signora, vous voyez devant vous le premier brigadier du régiment de Berry. C'est moi qui le premier lui ai présenté les armes à son retour en France, et depuis je ne l'ai plus quitté!

CARLETTA.

C'est très-bien,

LA FRANCE.

Il est si brave! si bon!...

CARLETTA.

Et la princesse donc...

*Air : Vaud. des maris ont tort.*

Sa figure aimable et riante  
Offre l'image de son cœur,  
En sa bonté compatissante  
Sèche les larmes du malheur.

Elle met dans la bienfaisance  
Moins de faste que d'abandon ;  
Elle est l'appui de l'indigence...

LA FRANCE.

Elle a bien le cœur d'un Bourbon.

LA FRANCE.

*Même air.*

Digne successeur d'Henri quatre ,  
Cher aux amours comme aux guerriers,  
Il sait aimer, il sait combattre ,  
Il cueille myrthes et lauriers ;  
Aux vrais talens il rend hommage,  
Partout il fait chérir son nom ;  
Il sait honorer le courage...

CARLETTA *finissant.*

Il a bien l'âme d'un Bourbon.

Tout le monde adorait la princesse à Palerme.

LA FRANCE.

S'il ne s'agit que de cela , je vous garantis qu'elle se croira  
encore dans son pays... Et vous signora Carletta, tout le monde  
aussi vous aimait sans doute à Palerme ?

CARLETTA.

Signor, vi me faites là ouna singulière question ?

LA FRANCE.

C'est que je connais déjà quelqu'un qui...

CARLETTA.

Vi connaissez quelqu'un...

LA FRANCE.

Qui serait bien disposé à vous faire croire que vous êtes  
encore à Palerme.

CARLETTA.

Ea vérité !

LA FRANCE.

Et ce quelqu'un là... c'est votre serviteur.

CARLETTA.

Il signor il plaisante.

LA FRANCE.

Foi de militaire français.

CARLETTA.

Mais signor, songez donc que nous allons nous quitter, et  
que peut-être nous ne nous reverrons plus du tout.

LA FRANCE.

Oubliez-vous que je suis du régiment du prince, comme vous êtes de la suite de la princesse. Vous serez jardinière à St.-Cloud, à Fontainebleau, c'est bien, mais La France, La France est toujours de service auprès du prince; et vous, en cueillant vos fleurs, moi, en relevant mes sentinelles, nous aurons tout le tems de nous faire les yeux doux.

CARLETTA.

Santa Maria ! que dites-vous là ! comment, se faire les yeux doux devant tout le monde.

LA FRANCE.

Ah ! soyez tranquille, nous ne nous aimerons que depuis huit jours, et tout le régiment le saura.

Air : *Au son du fifre et du tambour.*

Fier de vous avoir pour maîtresse,  
Daus huit jours tout le régiment  
Saura que pour vous ma tendresse  
Doit durer éternellement  
Partout je le dirai sans cesse.

CARLETTA.

Je vois qu'en France on fait l'amour,  
Au son du fifre et du tambour.

LA FRANCE.

Cet amour là viendra bientôt aux oreilles du colonel; il m'en parlera, parce qu'il aime assez qu'on s'aime...

CARLETTA.

Vraiment !

LA FRANCE.

Il me dira : Eh bien, luron !... il me connaît, voyez-vous !.. il me dira donc, avec cette franche bonhomie qu'on ne trouve que dans sa famille, eh bien, luron, on dit que tu aimes Carletta ? — Moi, la main sur le calback, je lui répondrai oui, mon prince, comme vous aimez la princesse.

CARLETTA.

Ah ! signor, c'est beaucoup d'honneur.

LA FRANCE.

Il continuera... eh bien ! il faut que cela finisse. — Quand vous voudrez, mon colonel. — Il faut l'épouser. — Avec plaisir, mon colonel. — Dès demain. — Je suis prêt, mon colonel. Là-dessus il ira trouver la duchesse, qui de son côté, lui dira cela ne m'étonne pas, Carletta est bien faite pour inspirer une passion véritable, et depuis quelques jours je me suis aperçu que La France ne lui déplait pas. Elle vous fera venir, vous interrogera, vous lui avouerez votre amour, et alors...

SCENE X.

THERESE, CALETTA, LA VALEUR.

THÉRÈSE.

Signora, votre appartement est prêt, et mon père vous attend pour vous y conduire.

CARLETTA.

Obligata, signora.

LA FRANCE.

Vous me quittez ?...

CARLETTA.

Signor, vi savez bené que nous devons nous retrouver.

( Elle sort. )

SCENE XI.

LA FRANCE, THERESE.

LA FRANCE.

Eh bien ! Thérèse, que dis-tu de cette jeune Sicilienne ?

THÉRÈSE.

Elle est charmante.

LA FRANCE.

Je m'en flâte, et tu peux d'avance la regarder comme ta sœur.

THÉRÈSE, *souriant.*

En vérité.

LA FRANCE.

C'est décidé, je l'épouse.

THÉRÈSE.

Le mariage n'a pas été long à se conclure.

LA FRANCE.

Il ne nous manque plus que le consentement de mon père, celui de sa mère, celui de mon colonel et celui de la princesse.

THÉRÈSE.

Rien que cela !

LA FRANCE.

Mais l'essentiel est fait : elle a le mien.

THÉRÈSE.

Ah !



LA FRANCE.

Oui ! oui ! elle a le mien , et le sien ne sera pas , je crois , difficile à obtenir.

THÉRÈSE.

La France , pendant que tu es en train d'ébaucher des mariages , j'en connais un qui est encore plus avancé que celui-là et ; qu'il ne tiendrait qu'à toi de terminer.

LA FRANCE.

Je te vois venir ; mais tu dois te rappeler mes promesses , celles de mon père ; je ne donnerai , disait-il , Thérèse qu'à un militaire qui servira son roi.

THÉRÈSE.

Mais , si La Valeur reprenait le chemin que tu n'as jamais quitté ; si aujourd'hui même il reparaisait à tes yeux avec un bel uniforme ?

LA FRANCE.

Un bel uniforme !

THÉRÈSE.

Celui du régiment de Berry , par exemple !

LA FRANCE.

Ah ! dame ! alors...

THÉRÈSE.

Avec le sabre , le casque , le plumet , la cocarde.

LA FRANCE.

Là , comme moi , tenue de brigadier des chasseurs.

THÉRÈSE.

Eh bien !...

LA FRANCE.

Eh bien ! s'il en était ainsi , je déciderais mon père... Mais chût... j'aperçois La Valeur... Laissez-moi un instant seul avec lui , mais ne t'éloigne pas.

THÉRÈSE.

Sois tranquille. Je vais vous écouter

LA FRANCE.

C'est cela ; et au premier signe que je te ferai...

THÉRÈSE.

Je serai à toi.

Air : *Je regardais Madelinette.*

Ensemble.. { Soyons tous deux d'intelligence  
Et sachons faire tour-à-tour ,  
Pour vaincre son indifférence ,  
Parler et l'honneur et l'amour.

*Deux Mariages.*

C

LA FRANCE.

Va, ce n'était qu'une boutade,  
Notre triomphe sera doux.

THÉRÈSE.

Je vais te rendre un camarade.

LA FRANCE.

Je vais te donner un époux.

ENSEMBLE.

Soyons tous deux d'intelligence.

## SCÈNE XI.

( *Thérèse s'éloigne et reparait de temps à autre.* )

LA FRANCE, LA VALEUR.

LA VALEUR.

Bon jour, La France !

LA FRANCE.

Eh !... Bon jour, La Valeur !...

LA VALEUR.

Te voilà revenu parmi nous ?

LA FRANCE.

Oui ! oui ! pour quelques instans seulement.

LA VALEUR.

C'est vrai ; tu sers toujours, toi ?...

LA FRANCE.

Et je m'en fais honneur.

*Air : Vaud. de Frosine.*

Lorsque le Roi, lorsque l'État  
N'ont pas signé notre réforme ;  
C'est un crime pour un soldat,  
Que de quitter son uniforme.  
Le Roi, qui sait nous enflammer,  
De ses sujets doit tout attendre ;  
Tant qu'il reste un cœur pour l'aimer,  
Un bras pour le défendre.

LA VALEUR.

Et moi, aussi, j'ai eu l'envie de continuer, mais ma foi,  
je t'avoue qu'au bout de dix ans, le repos a bien son agrément ;  
aussi ai-je demandé ma retraite.

LA FRANCE.

Et c'est à trente ans, bien portant comme, te voilà que tu  
renonces à la noble carrière que nous devons parcourir en-  
semble.

LA VALEUR.

Que veux-tu, j'aime la tranquillité.

LA FRANCE.

La Valeur, te rappelles-tu ce temps où quand je te reprochais de trop t'exposer, tu me répondais en riant; songes donc que j'ai deux bras et deux jambes à perdre!... Dieu merci, tu n'as encore rien perdu et tu restes dans l'oïveté.

LA VALEUR.

Ah! dame, mon ami, tu conviendras que j'ai fait mon temps, il faut que chacun fasse le sien.

LA FRANCE.

Qu'est-ce que tu dis donc là ?... est-ce qu'il faut jamais laisser faire aux autres ce qu'on peut faire soi-même avec honneur.

Air : *Du verre.*

Mon cher ami, tu me connais...  
Je sais comme un franc militaire  
Gôûter les charmes de la paix,  
Braver les dangers de la guerre.  
Près des belles comme aux combats,  
Poursuivant gaiement la victoire,  
A d'autres je ne laisse pas  
Ma part de plaisir et de gloire.

LA VALEUR.

Et crois-tu donc que je laisserai la mienne !

LA FRANCE.

Non, non, je t'ai vu au feu, et je sais que partout tu te comportes en véritable soldat; aussi morbleu! si nous avions jamais une affaire, si nous fesions la guerre sans toi, tout serait dit entre nous...

LA VALEUR.

Tu renoncerais à mon amitié?

LA FRANCE.

Oui, j'y renoncerais.

LA VALEUR.

Et c'est La France, c'est toi qui me dis cela !

LA FRANCE.

Et je viendrais ici la larme à l'œil te dire : La Valeur, quitte cette croix que tu n'es plus digne de porter; sur cette croix on lit ces mots : honneur et patrie! honneur et patrie! entends-tu... Eh! bien, ton Roi a été menacé... ta patrie a été attaquée, et morbleu! tu n'étais pas là pour les défendre, non tu n'y étais pas, je le sais bien, moi qui y étais... regarde l'effigie qui se trouve sur ton cœur, c'est celle d'Henri IV, du modèle des Rois, des guerriers; il a l'air de

te dire : *Pends-toi, La Valeur, nous avons vaincu et tu n'y étais pas.*

LA VALEUR.

Vaincre sans moi, non morbleu ! qu'on attaque le Roi demain, et l'on verra si La Valeur n'est pas là pour le défendre.

LA FRANCE.

Eh ! mon ami, le roi ne manquera jamais de braves au moment du danger. Mais pourquoi le priver de s'entourer, pendant la paix, de ceux qui le défendraient pendant la guerre ? pourquoi lui ôter la douce satisfaction de voir autour de sa personne, ces soldats dont lui-même a vanité la gloire ? il est Français, il est petit fils de Henri IV, de Louis XIV, de Louis XV, il aime, il hérite les braves.

LA VALEUR.

Oui, je sais bien qu'il fait tout pour eux : aussi, mon cher La France...

Air : *Vaud de la petite Gouvernante.*

Que dans l'instant le canon tonne  
Et je laisse là mon repos,  
Que demain le prince l'ordonne  
Et je vole sous ses drapeaux.

LA FRANCE.

En vain son courage sommeille,  
Je connais le cœur des guerriers,  
Aisément le canon réveille  
Celui qui dort sur des lauriers.

LA VALEUR.

Dans l'occasion, je ne dormirai pas.

LA FRANCE.

Je t'attends au réveil. (*Il a l'air de faire un signe à Thérèse, et rentre dans la coulisse.*)

## SCÈNE XII.

LA VALEUR, seul.

Il a raison !... il a raison !...

Air *Il me faudra quitter l'empire.*

Je le sens au fond de mon âme,  
Une voix secrète me dit :  
Ah ! si l'amour de ton pays t'enflâme,  
La Valeur, reprends ton habit !  
A ton monarque offre ton existence,  
A ton pays consacre toi ; . . . (*bis.*)  
Et n'est-ce pas crier vive la France  
Que de crier vive le Roi !

( Pendant que La Valeur chante ce couplet, La France est allé prévenir Thérèse qui arrive à la fin de l'air. )

## SCÈNE XIII.

### LA VALEUR, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Eh! bien, Monsieur La Valeur, vous venez de voir mon frère?

LA VALEUR.

Oui, Mademoiselle Thérèse... C'est un bien digne homme que monsieur votre frère...

THÉRÈSE.

Certainement!... Si vous saviez tout le bien qu'il me dit de vous.

LA VALEUR.

Il vous dit du bien de moi?

THÉRÈSE.

Chaque jour, il nous parle de votre courage, de vos actions d'éclat, de votre réputation au régiment.

LA VALEUR.

J'en avais une bonne au régiment, Mademoiselle Thérèse.

THÉRÈSE.

Ah! je le crois sans peine... avec ça, l'habit militaire vous allait si bien.

LA VALEUR.

Vous trouviez... Mademoiselle Thérèse.

THÉRÈSE.

Si vous saviez quelle impression vous me fîtes, la première fois que je vous vis en uniforme.

LA VALEUR.

Vraiment... Mademoiselle Thérèse.

THÉRÈSE.

Ah! Monsieur La Valeur, je ne l'oublierai de ma vie.

Air: *A ma margot, du bas en haut.*

Combien j'aimais votre uniforme,  
Ce plumet, ce colback énorme,  
Et cet' moustache qu'à tout moment  
Vous retroussiez si gentiment;  
Il n'est tel (*ter.*) pour nous plaire,  
Qu' l' habit militaire  
Jé vous r'gardais du bas en haut,  
Sans vous trouver un seul défaut.

LA VALEUR, *se redressant.*

Ainsi, vous me trouviez . . .

THÉRÈSE.

*Même air.*

J'aimais votre mine gaillarde,  
Et votre sabre à la houzarde,  
Et cette veste de chasseur  
Qui f' sait r'sortir vot' croix d'honneur;  
Rien n'est tel (*ter.*) pour nous plaire  
Qu'habit militaire.  
Je vous r'gardais du bas en haut,  
Sans vous trouver un seul défaut.

LA VALEUR.

Et maintenant ? . . .

THÉRÈSE.

Vous êtes encore très-bien, Monsieur La Valeur . . . mais . . .

LA VALEUR.

Mais . . . Achevez, Mademoiselle Thérèse.

THÉRÈSE.

Je vous aimais mieux en militaire . . . cet habit est si avantageux à un Français ! . . . Regardez mon frère, comme cet uniforme de Berry lui va bien ! . . . comme il lui donne un air franc, ouvert, martial . . .

LA VALEUR.

En vérité, Mademoiselle Thérèse, si je n'étais pas décidé, vous me donneriez envie . . .

THÉRÈSE.

D'en essayer ! . . . ah ! que cela ne tienne : La France a laissé là son porte-manteau ; j'apperçois son sabre, son casque.

LA VALEUR.

Eh ! bien, eh ! bien . . .

THÉRÈSE.

Débarrassez-vous de cette longue redingotte qui vous enveloppe toute la taille.

( *Il défait sa redingotte et passe la veste de chasseur.* )

LA VALEUR.

La plaisanterie est charmante !

THÉRÈSE.

Quittez-moi ce vilain bonnet qui vous couvre la figure . . . et tandis que personne ne nous voit . . . tenez . . . mettez ce casque là ! . . . bon, l'y voilà . . . il vous va à merveille.

LA VALEUR.

Vous trouvez...

T H É R È S E.

A présent, l'habit de chasseur

LA VALEUR.

On dirait qu'il est fait à ma taille.

T H É R È S E.

Cela vous donne un air Français.

LA VALEUR.

Et le sabre; mademoiselle Thérèse, le sabre!....

T H É R È S E.

Vous m'y faites penser... je l'avais oublié.

Air : *Disposez, monsieur Sans-Gêne, etc.*

Ah ! je sens que ma vaillance

Reçoit petit à petit ;

Déjà, de cet habit

J'éprouve la douce influence ;

Et de plus, j'ai l'espérance

Que l'uniforme français,

D'une heureuse alliance

Payera les frais.

Dieux ! quel succès,

Sous cet habit j'ai su lui plaire.

Ah ! désormais

Je ne le quitterai jamais.

Non, non jamais.

T H É R È S E.

En amour comme en guerre,

Rien ne vaut l'habit militaire ;

Pour avoir du succès

Français

Ne le quittez jamais ;

Non, non, jamais.

LA VALEUR.

Je ne sais si je m'abuse,

Mais il me faut un baiser.

T H É R È S E.

Je dois vous refuser

Et votre ardeur me rend confuse.

LA VALEUR.

Bah ! ce n'est pas une excuse,

Et morbleu ! bon gré, malgré,

Puisqu'on me le refuse

Je le prendrai. (*Il l'embrasse.*)

Ensemble.

THÉRÈSE, *reculant.*

Dieux ! qu'un Français  
Est vif sous l'habit militaire.  
Ah ! désormais,  
De vous je n'approcherai jamais,  
Non, non, jamais,

LA VALEUR.

En amour comme en guerre  
Rien ne vaut l'habit militaire ;  
Pour avoir des succès,  
Je ne le quitterai jamais,  
Non, non, jamais.

LA VALEUR.

Maintenant, mademoiselle Thérèse, je cours vous demander à votre père, et je me flatte qu'il ne me refusera pas.

THÉRÈSE.

Avec cet habit-là, vous obtiendrez tout de lui.

## SCÈNE XIV.

THÉRÈSE seule.

Enfin le voilà décidé... Ah ! Thérèse, que tu dois être fière de l'avantage que tu viens de remporter !

Air : *Ces Dames avaient le projet.* (d'une Nuit de la Garde Nationale.)

La Valeur va combler mes vœux,  
Ce doux espoir remplit mon âme ;  
Combien je dois le rendre heureux  
Si jamais je deviens sa femme.  
Fière d'avoir pu sur son cœur  
Remporter un' si douce victoire,  
Je prétends lui rendre en bonheur  
Tout e' que j'en recevrai de gloire.

## SCÈNE XV.

THÉRÈSE, CARLETTA.

CARLETTA.

Ah ! signora, combien vi devez être heureuse ! vi avez le meilleur des pères !

THÉRÈSE.

Ah ! signora, si vous saviez comme mon frère lui ressemble.

CARLETTA.

E véro ! il y a dans les traits...



Et dans le cœur !  
Un expression...  
Une franchise.  
Qui tient de son père.  
Vous êtes bien bonne.  
Et je sens qu'il serait doux de passer sa vie...  
Avec mon frère...  
Avec toute la famille.

## SCENE XVI.

Les Mêmes, MARTINET.

Ah ! c'est charmant ! c'est surprenant ! c'est étonnant !  
Comment ! est-ce que vous avez appris quelque chose de nouveau, M. Martinet ?  
Comme vous dites.  
Contez-nous donc cela !  
Je viens d'apprendre l'italien.  
L'italiané !

*Deux Mariages.*

D

MARTINET.

Oui, mademoiselle la signora, je sais l'italien, à votre service. Vous savez bien que je suis parti avec deux Napolitains du bâtiment qui est là dans le port... parbleu ! me suis-je dit, mon cher Martinet, voilà une occasion d'apprendre la langue de ces messieurs ; pour peu seulement qu'ils parlent doucement, ils vont te la montrer sans qu'ils s'en doutent. Je leur ai fait servir un déjeuner superbe, et de suite ils se sont mis à table en disant boné, boné ; ce qui veut dire bon, à ce que je présume ; ils m'ont tendu leur verre en disant vino, vino... ce mot-là m'avait d'abord embarrassé, mais quand je les ai vus boire, boire et toujours boire, en disant vino, vino, j'ai fini par me douter que ce mot-là voulait dire vin... et je me suis alors lancé ; ma foi, pendant tout le déjeuner, nous avons fait la conversation d'une manière charmante ; ils me présentaient leur assiette et leur verre en italien ; je les servais en français, et cela allait à merveille.

Air : *C'est le meilleur homme du monde.*

L'un me disait pano, pano,  
C'est du pain qu'il veut, me disé-je ;  
L'autre disait : vino, vino,  
C'est du vin ! aussi le versai-je ;  
Avec eux, de loin et de près  
Nous nous entendions à la ronde.

CARLETTA.

Signor les Français ils sont faits  
Per s'entendre avec tout le monde.

MARTINET.

Madame, certainement... (*A part.*) Si j'achevais de m'instruire avec cette jeune personne.

CARLETTA, à Thérèse.

Commo il se nomme ce signor ?

THÉRÈSE.

C'est le magister du canton.

CARLETTA.

Ah ! biené ! le doctor du pays. Si je restais piou dans le village, j'aurais prié il signor de me montrer le langage de la belle France.

MARTINET.

Et moi, signor, je vous aurais prié de me donner quelques leçons.

CARLETTA.

J'en sais bien déjà quelque chose.

*Air de Lisabeth.*

J'ai déjà fait quelques progrès,  
Je connais plusieurs mots d'usage,  
*Galanterie, amour, succès,*  
*Esprit, gaieté, plaisir, attrait,*  
*Dévouement, constance, courage.*  
J'prononce ençor avec clarté,  
Sans pourtant faire de harrangue,  
Les mots *honneur* et *loyauté*.

T H É R È S E.

Vous savez (*bis.*) le fond de la langue.

CARLETTA.

Vi croyez donc que j'apprendrai ?...

MARTINET.

Vous apprendrez tout ce que vous voudrez. (*A part.*) Il y a long-tems que je sais que les Napolitaines apprennent le français très-facilement.

## SCENE XVII.

CARLETTA, THERESE, MARTINET, LA VALEUR, LA FRANCE.

(*Se tenant ensemble parés du même uniforme.*)

ENSEMBLE.

Air : *Non, non, point de pardon* (des petits Braconniers.)

Oui, oui, soyons unis,  
Et de la France  
Comblons l'espérance,  
Oui, oui, soyons unis  
Pour assurer la paix de not' pays.

LA VALEUR.

Tout m'en fait la loi,  
Demain, comme toi,  
Je vais à mon Roi  
Engager ma foi !

LA FRANCE.

Ami, touche-là ;  
Ce bon Prince aura  
Parmi ses élus,  
Un brave de plus.

ENSEMBLE.

Oui, oui, etc.

MARTINET.

Ah! ah! ah! La Valeur a repris l'uniforme!

LA VALEUR.

Pour ne plus le quitter.

MARTINET.

Eh! eh! je savais bien que cela finirait par là.

LA VALEUR.

Mademoiselle Thérèse, monsieur votre père a reçu ma demande avec plaisir.

LA FRANCE.

Signora Carletta, je viens renouer la conversation de tantôt.

CARLETTA.

Quoi signor, vous y pensez encore?

LA FRANCE.

Eh! signora, qui pourrait vous oublier.

Air : *Ne craignez, rien troupe jolie* (des Gardes-Marines.)

Quand la femme qui n'est que belle,  
Flatte un instant notre désir,  
A sa maîtresse être infidèle,  
C'est être infidèle au plaisir;  
Mais quand une femme intéresse  
Par la bonté, l'esprit, le cœur,  
Être infidèle à sa maîtresse  
C'est être infidèle au bonheur.

CARLETTA.

Ah! signor, on me l'avait bien dit, qu'il était difficile de résister au langage des Français; mais...

LA VALEUR ET LA FRANCE.

Air : *Vaud. de Folie et Raison*

Cessez de vous défendre  
Des charmes de l'amour,  
A l'ardeur la plus tendre  
Donnez un doux retour.

THÉRÈSE, à *La Valeur*.

Vos regards ont lû dans mon âme.

LA VALEUR.

Je sais le secret de ton cœur!

LA FRANCE, à *Carletta*.

Je serai fidèle à ma femme,  
Comme je le fus à l'honneur.

LA VALEUR ET LA FRANCE.

*Ensemble.* { Cessez de vous défendre , etc.  
C'est assez se défendre , etc.

THÉRÈSE ET CARLETTA.

*Ensemble.* { Des charmes de l'amour  
A l'ardeur le plus tendre ,  
Donnez un doux retour ,  
Donnons un doux retour.

( *La Valeur et La France baisent la main de leurs belles.  
Le canon se fait entendre. Ils se retournent précipitamment.* )

MARTINET.

Restez ! restez... ne vous dérangez pas ; je sais ce que c'est.  
( *Second coup.* )

CARLETTA.

C'est la princesse qui débarque.

TOUS.

La princesse !

*Air du Boléro de Pons de Léon.*

LA FRANCE.

Ah ! sous ces auspices heureux ,  
Ensemble imitons les nœuds  
D'un hymen que l'on contemple.

LA VALEUR.

Puisque notre Prince en ce jour  
Cède à son tour  
A l'amour ,  
Suivons un si doux exemple.

LA FRANCE.

Le canon gronde,  
Et tout le monde  
Fait retentir

Les airs de ses cris de plaisir.

LA VALEUR.

Qu'aucune belle,  
Ne soit rebelle ,  
Tout en ce jour ,  
Doit un tribut à l'amour.

THÉRÈSE , *donnant sa main à La Valeur.*

Allons , je cède à *La Valeur*  
Et je couronne sa constance ;

CARLETTA.

Moi , je vous imite , et mon cœur  
Est à *La France*.

TOUS.

Allons , amis , allons célébrons tour-à-tour , (*bis*).  
L'hymen , l'honneur , la paix et la gloire et l'amour !

SCÈNE XVIII.

Les Mêmes, LE FRANC, Provençaux, Provençales,  
Napolitains, avec des drapeaux blancs.

LE FRANC.

Mes amis! mes amis! la Princesse arrive.

CHOEUR.

*Air: Allons aux Prés St. Gervais.*

Livrons-nous au doux transport  
De la plus touchante allégresse,  
Le vaisseau de la princesse  
Dans l'instant va toucher au port.

LE FRANC.

Que partout la gaité brille,  
Nos Princes vont accourir;  
Ne faisons qu'une famille.  
Pour les chérir.

Livrons-nous au doux transport, etc.

LA VALEUR.

Dans nos cœurs, comme dans l'histoire,  
Que leurs deux noms soient unis,  
Ils sont l'espoir et la gloire  
Des deux pays.  
Livrons-nous, etc.

LA FRANCE.

O toi! qui de tout dispose,  
Donne-leur un rejeton;  
Rien n'embellit une rose  
Comme un bouton.

CHOEUR.

Livrons-nous au doux transport  
De la plus touchante allégresse,  
Le vaisseau de la Princesse  
Dans l'instant va toucher au port.

LE FRANC.

Allons, allons, mes amis, en avant la gaité, les futailles,  
les drapeaux. Songez que nous allons être les premiers qui  
allons jouir de la présence de ces illustres époux.

( *Au même instant la mer se couvre de vaisseaux et de  
chaloupes, pavoisés de fleurs et de drapeaux blancs.*

## SCÈNE XIX.

Les Mêmes, GOBIN.

GOBIN.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a donc encore de nouveau ? on entend le canon !...

MARTINET.

Je vous l'ai dit ce matin... La princesse arrive pour son mariage.

GOBIN.

Mais qui donc se marie ? car enfin depuis le matin je demande ?

LA FRANCE.

Eh ! morbleu ! le meilleur des princes !

GOBIN.

Ah !.. mais ils sont plusieurs.

CARLETTA.

La plus aimable princesse.

GOBIN.

Ah ! mais il y en a beaucoup !

LA VALEUR.

Le duc de Berry.

THÉRÈSE.

La princesse de Sicile !

GOBIN.

Ah ! c'est donc ça qu'il y a des Siciliens !.. je me disais aussi !

MARTINET.

Si vous m'aviez demandé cela il y a deux mois..

GOBIN.

Bah !

LA FRANCE.

Et si l'on peut se nommer après son colonel, j'ajouterai.. que je vous annonce mon mariage avec la signora Carletta...

GOBIN.

Bah !..

MARTINET.

C'était sûr !

LA VALEUR.

Et le mien avec Mlle. Thérèse.

GOBIN.

Ah! bah!

LA FRANCE.

*Air : Tu ne vois pas jeune imprudent.*

Quand l'hymen d'un Prince adoré  
Comble les vœux de ma patrie,  
Par leur hymen j'ai célébré  
Cette époque à jamais chérie.  
J'ai, pour couronner leur amour,  
Profité de la circonstance.

LA VALEUR.

Vous conviendrez qu'un pareil jour  
Doit porter bonheur à la France.

GOBIN.

Ah! bien... en voilà joliment des nouvelles.

LA FRANCE.

Ajoutez en une autre.

GOBIN.

Voyons, voyons!

LA FRANCE.

C'est que je pars sur le champ pour rejoindre mon colonel,  
et lui présenter un brave de plus.

GOBIN.

Comment! M. La Valeur nous quitte?

LA FRANCE.

*Air : Prenons d'abord l'air bien méchant.*

Notre uniforme l'a séduit,  
A tout brava il offre des charmes ;  
Sous ce casque, sous cet habit  
J'ai retrouvé mon frère d'armes ;  
Amis, jusqu'à nos desinens jours,  
Que le même corps nous rassemble,  
Afin qu'on puisse voir toujours  
*La France et La Valeur ensemble.*

MARTINET.

Il y a long-tems que je sais qu'ils sont inséparables.



## VAUDEVILLE.

Air : *Comme faisaient nos pères.*

## LA FRANCE.

Grâce à Louls , grâce à la paix ,  
 Enfin l'on se marie ;  
 Tu prends femme jolie ,  
 D'ta noc' l'amour fera les frais.  
 En joyeux drille ,  
 Dans ta famille ,  
 Nous verrons v'nir bientôt garçon et fille,  
 Et si , comme je n'en doutons pas ,  
 Pour eux l'mariag' a des appas ,  
 D'la guerr', d'la guerre ignorant le fracas ;  
 Gaiment ils pourront faire ,  
 Tout comme a fait leur père ,  
 Tout comme a fait (*bis.*) leur père.

## MARTINET.

Dans l'avenir , lisant toujours ,  
 J'aperçois ma patrie ,  
 Honorée et chérie ;  
 Comme ell' le fut dans ses beaux jours.  
 Je vois Bellonne ,  
 Fuir loin du trône ;  
 J' vois la couronne  
 Que la vertu nous donne  
 Sur l'front des Bourbons s'affermir.  
 J' les entends louer et bénir ,  
 Et j' vois nos fils , jurer de les servir ,  
 Devoués et sincères ,  
 Comme l'étaient leurs pères ,  
 Comme l'étaient (*bis.*) leurs pères.

## GOBIN.

Moi qui n' connais que le présent ,  
 J' vois aujourd'hui la France  
 S' réjouir de l'alliance ,  
 Des Grâces et du sentiment ,  
 L' passé s'oublie ,  
 Et l'industrie ,  
 Reprend partout une nouvelle vie.  
 Les enfans honorent leurs parens ;  
 Les grands honorent les talens.  
 Enfin maint'nant je vois qu' dans tous les rangs  
 On reprend les manières  
 Qui distinguaient nos pères ,  
 Qui distinguaient (*bis.*) nos pères !

CARLETTA.

*D'Artois*, de tous nos anciens preux,  
L'honneur et le modèle,  
Resta toujours fidèle  
Au noble sang de ses aïeux.  
Vaillant, aimable,  
Toujours affable,

Il sut partout se montrer équitable...  
Les braves sont chéris de lui;  
Aux arts il prête son appui,  
Et sur ses pas s'élançant aujourd'hui,  
Au fils nous voyons faire,  
Tout ce qu'a fait son père,  
Tout ce qu'a fait (*bis.*) son père.

- LA VALEUR.

A la santé de notre Roi,  
Amis vidons nos caves!  
A la santé des braves,  
Amis, buvez tous avec moi!  
Douce influence!  
Par sa présence,  
L'un à la France  
Rend la paix, l'abondance;  
Et les autres par leur valeur,  
Nous couvrent de gloire et d'honneur,  
Dans nos santés comme dans notre cœur,  
Unissons sans mystère  
Les enfans à leur père  
Oui, les enfans, les enfans à leur père.

- LA FRANCE.

Amis, buvons à nos succès,  
Rien n'a terni leur gloire,  
L'honneur et la victoire  
N'ont pas cessé d'être Français.  
L'Europe entière,  
La France entière  
Ont voulu faire  
Au trône de leur père,  
Remonter les fils de Louis.  
Hélas! à des noms si chéris,  
Qui n'eût ouvert et son cœur et Paris?  
C'étaient sous leurs bannières  
Que combattaient nos pères  
Que combattaient (*bis*) nos pères.

THÉRÈSE, *au Public.*

Messieurs, si jamais un auteur  
Espère un doux suffrage,  
C'est lorsque son ouvrage  
Lui fut inspiré par le cœur;  
Sujet fidèle,  
Si dans son zèle  
Le nôtre, hélas ! est loin de son modèle.  
Pour dissiper son juste effroi,  
Que la salle unie avec moi  
Crie à l'instant : Vive, vive le Roi!...  
Ainsi qu'aux jours prospères,  
Criaient jadis nos pères,  
Criaient jadis (*bis.*) nos pères.

FIN.